

La Résistance à Aire et la région

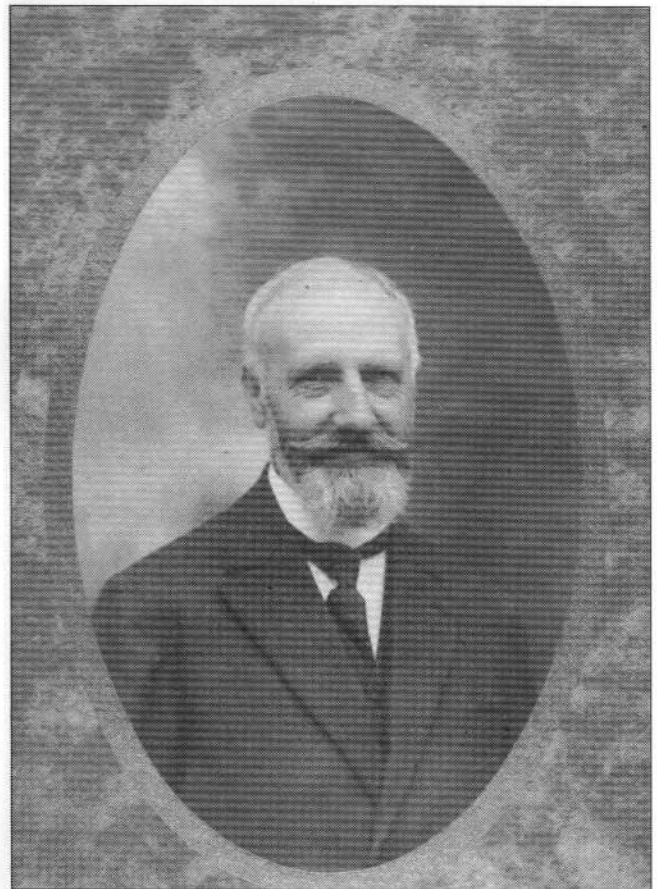
(Suite du n° 10)

Ce cinquième article sur la Résistance à Aire et ses environs présente les biographies de quatre Airois qui furent arrêtés par la Gestapo, les trois derniers disparurent en déportation laissant huit jeunes orphelins : Gabriel Chadabec, Charlemagne Lesage, Valentin Pochylski, Marcel Ducroux ; ainsi que le témoignage de Mme Suzanne Lugez, actuellement retraitée à Aire, qui fut institutrice à l'école de Roquetaire de 1940 à 1944.

Gabriel Chadabec

Né le 21 septembre 1878, il habitait Aire au n° 14 place du Château, il était assureur ; sa maison était à deux pas du Manège, qui pendant la guerre servit d'abord de camp de transit pour les prisonniers français, puis de garage pour la réparation des voitures et camions militaires allemands (Organisation Todt).

Dès 1940 (il avait 62 ans) il s'occupa des évasions de prisonniers français, d'aviateurs et de soldats anglais (sa femme parlait anglais couramment) puis ensuite des jeunes réfractaires du Service du Travail Obligatoire (STO). Il les convoyait jusqu'à Paris, où il les confiait à un coiffeur, M. Marcel. Il descendit plusieurs fois jusque dans la région de Bordeaux et assurait lui-même le passage en zone libre. C'est ainsi qu'il rencontra Maurice Robin à Langon en mars 1943; Maurice Robin, STO, avait été envoyé dans une mine de sel en Saxe, d'où il s'était évadé ; il se savait recherché et voulait passer en zone libre. Gabriel Chadabec le conduisit de l'autre côté de la ligne de démarcation ; ce fut son dernier voyage, car dès le lendemain de son retour à Aire, il fut arrêté par la Gestapo, et incarcéré à Loos, où il resta jusqu'à la Libération qui le rendit à sa famille. On peut dire qu'il a été un des tout premiers résistants à Aire ; modeste, discret, il ne parlait jamais de ses dangereux voyages ; on pouvait le voir circuler dans les rues d'Aire du même petit pas tranquille et régulier, avec lequel pendant trois ans il avait accompagné les fugitifs. Il mourut le 30 janvier 1961 à l'âge de 82 ans.



Gabriel Chadabec

Charlemagne Lesage

Né à Aire en 1877, habitait place Notre-Dame. C'était un glorieux combattant de la guerre 1914-18, il y avait gagné la croix de Chevalier de la Légion d'Honneur, la médaille militaire, et la croix de guerre avec plusieurs citations. Il fut occupé, pendant plusieurs années après, au service du désobusage.

En 1940, il fut mobilisé, comme capitaine de réserve en 43^e d'infanterie, se battit dans le Nord, et fut fait prisonnier en Bretagne ; il revint d'Allemagne en

1941 lors du renvoi des anciens combattants de la guerre 14-18. Il reprit sa profession de comptable et s'engagea dans le réseau de résistance O.C.M. qui était une organisation de renseignements comprenant surtout d'anciens officiers et sous-officiers ; pour pouvoir se déplacer et augmenter son rayon d'action, il se fit nommer contrôleur économique et put ainsi recueillir et transmettre de nombreux renseignements sur les installations allemandes dans la région d'Aire, et sur les travaux exécutés dans la région de Watten. Il transmettait ses renseignements à un autre résistant O.C.M. : M. Tison qui fut aussi arrêté et fusillé à la citadelle d'Arras. Charlemagne Lesage fut arrêté à son domicile le 21 mars 1944 par la Gestapo et séjourna quelques semaines à la citadelle d'Arras.

Ensuite on perdit sa trace. Il semble qu'il ait été déporté en Allemagne, car on n'a pas retrouvé son corps à Arras. Son épouse n'a jamais pu obtenir de renseignements malgré de nombreuses recherches. Charlemagne Lesage est titulaire des citations du Maréchal Montgomery et du Général Eisenhower, et de la croix de guerre 1939-45 avec étoile d'argent à titre posthume ; il fut cité à l'ordre de la division, par le Général de division Chevillon commandant la 2^e région militaire :

“Résistant de la première heure, chef responsable du secteur d'Aire, a organisé et instruit des groupes para-militaires et donné les renseignements précieux sur les travaux importants de la région. A participé aux sabotages des voies ferrées et de lignes téléphoniques. Arrêté par la Gestapo le 21 mars 1944 ; il fut emmené en Allemagne. Ardent patriote, déporté, disparu”.

Valentin Pochylski

Né le 7 février 1902 à Hornthal (Pologne) avait épousé en 1931 une Airoise : Hélène Colin. Il était chef mécanicien dans l'entreprise Leriche, et habitait 17 rue du Doyen. En mai 1940, il évacua avec l'entreprise, mais fut pris par les Allemands sur la Somme et interné au camp de Fléchin, puis libéré. Se retrouvant à Aire sans travail, il s'embaucha dans le garage allemand place du Château ; là, il rencontra de jeunes polonais soldats dans l'armée allemande que les Allemands faisaient travailler à la réparation des camions, et il aida plusieurs d'entre eux à s'évader en leur fournissant faux papiers et vêtements civils. Grand ami de Jules Boone (qui était cordonnier, rue du Doyen) il lui fournissait des renseignements qu'il récoltait auprès des Allemands.

Il collabora aussi avec Albert Staggs en juin 1944. Il fut arrêté sur le lieu de son travail le 12 juillet 1944, à la suite, semble-t-il, de la dénonciation par un jeune polonais évadé, repris par les Allemands. On sait qu'un groupe de plusieurs jeunes polonais repris, fut massacré par la Gestapo dans la villa des Petits Cailloux (route du Fort Gassion). Valentin Pochylski resta quelques jours détenu dans le bâtiment de la gendarmerie française, pendant que sa maison était perquisitionnée. Emmené ensuite à la prison de Loos, il fut embarqué dans le dernier train partant pour l'Allemagne. Son épouse et ses 6 enfants n'eurent

plus de nouvelles. Après la Libération, un neveu de Jules Boone indiqua à Mme Pochylski qu'il avait vu son mari au camp d'Oriembourg à Sachsenhauser (le même camp que Roger Millon) et qu'il travaillait dans une usine d'aviation. Le camp fut libéré par les Russes ; mais il n'est jamais rentré.

C'est seulement au bout de 2 ans, que son épouse reçut une pension de soldat déporté disparu ; le petit commerce de légumes tenu par la mère de Mme Pochylski, rue du Doyen, contribuait très difficilement à élever les 6 orphelins. La plus jeune des enfants est mariée et habite Aire. Nous sommes heureux que cet article rappelle le souvenir de son père qui ne figure sur aucune liste de résistants airois.



Valentin Pochylski

Marcel Ducroux

Né le 18 février 1912 à Ruminghem, il habitait le hameau de St Martin avec sa femme Mireille Pruvost et ses 2 petites filles de 6 et 4 ans. En 1942 il était agent de police à Lille et revenait chaque semaine à Aire. Engagé dans le réseau "France Combattante, Claude-François", il fut chargé de rassembler des renseignements sur l'installation des rampes de lancement de V1 de la région d'Aire. A cet effet il rencontra à plusieurs reprises un chef de chantier d'une firme allemande travaillant à Roquetoire. Cet homme engagé dans la L.V.F. (Légion des Volontaires Français) était un indicateur allemand. Marcel Ducroux fut arrêté à Aire le 30 juin 1944, à la descente de l'autobus de Lille, et emmené dans la voiture de la Feldgendarmerie jusqu'au hameau de St Martin. Ses filles, très jeunes pourtant, se rappellent encore du

long trajet qu'elles firent à pied avec leur mère pour retourner à la maison, en suivant la voiture qui roulait lentement devant elles, et de la figure de leur père qui les regardait à travers la vitre. La maison fut fouillée sans résultat, et leur père emmené et incarcéré à St Omer puis à Loos le 11 juillet 1944. Le 1^{er} septembre 1944 il fit partie du train des déportés de Loos vers l'Allemagne et interné au camp de Schenhausen. Pour sa famille ce fut la longue attente sans nouvelle ; il ne revint pas. Il fut homologué au grade de sous-lieutenant FFCI, à titre posthume.



Marcel Ducroux

Comment les plans des travaux allemands à Roquetoire sont arrivés en Angleterre.

En 1943, Madame Suzanne Lugez était institutrice à l'école de Roquetoire, et logeait dans une pièce de sa maison, un chef d'équipe travaillant à la construction d'une rampe de lancement de V1 ; Edouard Flament était un homme très sympathique, cordial, qui s'entendait bien avec tout le monde. Un jour, la Gestapo, qui cherchait un réfractaire à Roquetoire, se trompa de maison, pénétra chez Mme Lugez et fouilla la chambre d'Edouard Flament. Dès que les policiers furent partis, Mme Lugez le fit prévenir par un gamin de l'école. Il revint de suite, très pâle, et demanda à brûler des papiers dans le fourneau. Il lui confia qu'il

travaillait pour les Anglais et avait reçu l'ordre d'envoyer à Londres les plans des rampes de lancement, qu'il avait déjà été suspecté par la Gestapo quand il travaillait à la construction des fortifications de la côte, il avait été alors sauvé par un camarade allemand qui s'était porté garant de sa loyauté (bien qu'il eût compris le travail clandestin que faisait Edouard Flament).

A la fin de 1943, un directeur allemand, pour les nouveaux travaux, arriva à Roquetoire, nommé Kush, il avait les plans dans une sacoche dont il ne se séparait jamais. A cette époque les Allemands construisaient une centrale électrique à Roquetoire et y employaient comme ouvriers des prisonniers russes et ukrainiens qui logeaient au magasin à tabac à Aire.

Edouard Flament et Kush devinrent de bons camarades et avaient une passion commune : les combats de boxe. Edouard, qui repartait chez lui chaque week-end, l'invita chez lui pour aller voir ensemble un combat. Kush partit avec lui, et avec sa sacoche. A l'heure du match Edouard lui dit : "Tu ne vas pas y venir avec ta sacoche, tu peux la laisser à la maison, il n'y a que ma femme" ; ce qu'il fit. Durant le match, un ami résistant photographia tous les plans. Kush ne s'aperçut de rien.

Les plans arrivèrent à Londres. Edouard en fut prévenu par la BBC qu'il prenait chez Suzanne Lugez. Peu de temps après il lui annonça son départ ; il avait reçu l'ordre d'aller subtiliser d'autres documents. Roquetoire fut bombardée, l'école fermée, Suzanne Lugez rejoignit sa famille à Gouy en Artois (où son neveu Jean Delahay dirigeait une section du réseau Pat O'Leary, dépendant du Bureau des Opérations Aériennes). En 1945, Edouard revint à Roquetoire lui dire bonjour, il était habillé en Military Police et faisait partie de l'Intelligence Service. En 1946, Suzanne et son mari allèrent lui rendre visite, il avait repris son métier de peintre.

Voilà comment la tâche de Michel Ducroux fut réalisée malgré son arrestation.

Dans le combat pour libérer la France, quand un homme tombait, d'autres se levaient.

Agnès MAILLARD DELBENDE

Nous remercions les membres des familles Chadabec, Lesage, Pochylski, Ducroux, Robin et Suzanne Lugez pour les précieux renseignements et photos qu'ils nous ont fournis.